

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

A propos de la communication de M. G. Malignac « La valeur et le bien en économique et en médecine »

Journal de la société statistique de Paris, tome 114 (1973), p. 14-15

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1973__114__14_0

© Société de statistique de Paris, 1973, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/legal.php>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques

<http://www.numdam.org/>

II

TRIBUNE

A PROPOS DE LA COMMUNICATION DE M. G. MALIGNAC « LA VALEUR ET LE BIEN EN ÉCONOMIQUE ET EN MÉDECINE »

A la suite de la communication de M. G. Malignac sur la valeur en économique et en médecine, notre collègue le professeur G. Destanne de Bernis se pose la question de savoir si « la notion de besoin en analyse économique est nécessairement inacceptable pour les médecins ».

Nos collègues liront avec intérêt son excellent article dans les actes de la Société de démographie, économie et sociologie médicales, publiés dans les Cahiers de sociologie et démographie médicales de juillet-septembre 1972.

DISCUSSION A PROPOS DE LA COMMUNICATION DE M. R. GIBRAT

Ancien Président de la Société de statistique de Paris
Président-directeur général de SOCIA

M. H. GUITTON. Parmi toutes les questions exposées par M. Gibrat je voudrais signaler celles qui m'ont le plus frappé.

Je suis comme M. Gibrat un grand-père qui voit travailler ses petits-enfants. J'ai constaté comme lui que les tout-petits étaient le plus perméables aux mathématiques nouvelles. Au fur et à mesure qu'ils grandissent ils ont plus de peine à comprendre. A l'extrême, les adultes qui n'ont pas été formés dans leur adolescence, deviennent souvent franchement rebelles et parfois hostiles.

Ceci m'amène à la deuxième question. Il fallait une réforme, mais nous l'avons faite imprudemment. Nous avons bâti des programmes nouveaux sans nous demander qui les enseignerait. Nous risquons ainsi des désastres. Je sais bien que, pour ma part, j'enseigne des choses que je n'ai jamais apprises, tellement le contenu de nos enseignements se renouvelle vite. Nous sommes souvent ainsi des *Selfmade men*. Ce n'est pas un idéal. C'est un pis aller. Faut-il l'accepter ainsi indéfiniment?

Enfin dernière question. Je suis de ceux qui estiment qu'à côté des mathématiques des structures, il faut conserver sa place au calcul mental et à la mémoire, et que c'est une imprudence coupable de ne plus apprendre à calculer, sous prétexte que des machines de poche feront désormais ce travail.

M. G. BERNARD. — Trois remarques :

1. Il y a entre les mathématiques « modernes » et « traditionnelles » plutôt une différence de jargon que de langage : le mot « fonction » des secondes recouvre une réalité bien peu différente de celle recouverte par le mot « application ».

2. Je diffère d'opinion avec le conférencier sur le calcul numérique : les calculatrices de poche électroniques le remplacera bientôt très largement.

3. La différence essentielle entre les deux types de mathématiques est l'approche formellement axiomatique des premières et celle d'outil de modélisation, de la nature pour les scientifiques dits « exacts », de l'économie ou des comportements pour les économistes, sociologues même historiens dans les sciences humaines ...

M. CERF. Je suis mathématicien; j'ai été invité à assister à cette séance dans le cadre des relations qui sont en train de s'établir, à l'initiative de votre secrétaire général, entre votre Société et la Société mathématique de France. J'ai suivi la communication de M. Gibrat avec un très vif intérêt. Je suis dans l'ensemble d'accord avec les jugements exprimés par M. Gibrat sur l'enseignement des mathématiques et sur les mathématiciens, jugements, où il a mêlé, à juste titre, les fleurs et les bâtons pour nous battre.

J'ai été particulièrement sensible au reproche adressé aux mathématiciens de « s'enfermer dans leur tour d'ivoire »; cela est vrai, et, malheureusement, en France plus qu'ailleurs; mais peut-être cela est-il précisément en train de changer.

Il y a un point sur lequel je ne suis pas d'accord avec M. Gibrat. Je crois qu'il faut distinguer entièrement ce qui concerne les mathématiques elles-mêmes de ce qui concerne l'enseignement des mathématiques. Les mathématiciens n'aiment pas entendre opposer mathématiques « modernes » et mathématiques « traditionnelles ». Ils ont le sentiment très net de l'unité et de la continuité de leur science. Les mathématiciens se sont heurtés au début de ce siècle à des difficultés qui les ont conduits à se forger des outils nouveaux. Ces outils, ils les ont appliqués, en particulier, à résoudre beaucoup de problèmes anciens; par exemple, des problèmes posés par Poincaré ont été résolus récemment.

Mais ce qui, dans les mathématiques, a été une lente et fructueuse mutation, s'est traduit dans l'enseignement des mathématiques, tout d'abord — et trop longtemps — par rien du tout. A ce long immobilisme a succédé une cassure, une révolution avec les excès que l'on sait. Bien entendu je suis d'accord avec les critiques qui ont été faites ici de certains de ces excès. Mais je suis d'accord également avec M. Gibrat sur le fait qu'il est exclu désormais de revenir en arrière, qu'il faut aménager la réforme, supprimer les excès de formalisme, et, sous peine de former une génération à qui manquera un certain sens de l'espace, remettre à sa vraie place la géométrie. Il faut noter d'ailleurs que la géométrie n'a jamais cessé d'être cultivée par les mathématiciens, bien au contraire; mais elle aussi a subi une mutation, et sous sa forme actuelle — topologie et géométrie différentielle — elle contribue au même titre que l'algèbre et l'analyse à former une nouvelle génération de mathématiciens. Parmi ceux-là se trouveront, j'en suis certains, ceux dont vous, utilisateurs des mathématiques, aurez besoin.

M. D. DUCUÉ. — Je cite d'abord de mémoire Paul Valéry qui a dit à peu près : « Il y a plus de mérite à se passer d'un terme nouveau qu'à le créer ». J'ai demandé dans une lettre adressée au *Figaro* qui ne l'a pas publiée : « Est-ce que l'essentiel des progrès apportés par la « modernisation » des mathématiques ne serait pas la définition de la droite qu'a citée M. Gibrat ? » Je redoute le totalitarisme déclenché par la modernisation. En dehors de l'église pas de salut ! Enfin une des conséquences de cette réforme a été la multiplication de livres, fort souvent de valeur même pas douteuse, au sujet desquels on a pu parler d'escroquerie.